FRC 4604

CORPS LÉGISLATIF.

Case FRC 15125

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

OBSERVATIONS

FAITES

PAR BOULAY-PATY,

De la Loire-Inférieure,

SUR LA MARINE AUXILIAIRE.

Séance du 7 vendémiaire an 8.

REPRÉSENTANS DU PEUPLE,

QUAND on considère attentivement et avec les yeux de la bonne foi la situation actuelle de la République vis-à-vis des autres puissances belligérantes,

THE NEWBERRY LIBRARY

il n'y a sans doute personne qui ne convienne que la course maritime ne soit un des grands moyens d'attaque et de défense qu'il importe d'employer avec la plus grande force. L'observateur impartial voit dans le commerce maritime des Anglais la source nourricière de leurs finances, sur lesquelles repose la force colossale qui menace aujourd'hui tous les empires. Pendant les premières années de la République, dans ces beaux jours de l'énergie française, où les forces navales étoient dirigées avec talent, où leurs croisières étoient bien combinées, réfléchies, suivies et exécutées avec soin sur divers parages; dans ces temps de protection où les négocians français étoient honorablement appelés à seconder par des armemens partiels les forces militaires de la marine, où ils étoient enfin encouragés et protégés; dans ces temps, dis-je, nos ports abondoient de navires et de marchandises ennemies; l'abondance et l'activité se faisoient sentir par-tout, et leur influence se propageoit même jusque dans les communes de l'intérieur. Plus de quinze cents bâtimens furent pris aux Anglais; leur commerce éprouva une perte de plus de 400,000,000 livres tournois, etc. Les assurances qui, dans aucune guerre, n'avoient été portées à 12 pour 100, montèrent alors à 30 et 32, et l'on ne trouvoit pas encore à se faire assurer; la désolation, le mécontentement étoient à Londres, leurs finances étoient sapées jusque dans leur fondement, et les armemens militaires ne pouvoient s'effectuer au gré de Pitt et de la coalition. Alors votre marine pouvoit encore se mesurer en force avec la marine anglaise; et si le traître Villaret l'eût voulu, celle-ci étoit perdue à l'affaire du 12 avril. Encore un an de plus de ce système salutaire pour la France, et le commerce anglais étoit totalement ruiné, et la révolte étoit à Londres.

Maintenant, représentans du peuple, jetez les yeux

sur l'autre partie du tableau ; voyez quel bouleversement d'idées, et quelles suites funestes ont découlé du parti contraire ! - Tout le monde convient que c'est le commerce seul qui fait toute la force de nos ennemis, et on a la perfidie de vouloir nous convaincre qu'il ne faut pas attaquer ce commerce. Des prétextes ne manquent pas aux agens de Pitt, et nous laissons les Anglais exploiter exclusivement et en tyrans le commerce de l'Inde et des quatre parties du monde. Nous ne voulons plus que nos corsaires l'inquiètent, nous ne faisons même pas défendre nos atterrages par des croisières de frégates et de quelques vaisseaux rasés ; et si quelques prises se font par hasard, nous appitoyons les tribunaux sur le sort des soi-disant neutres, et nous voyons même des juges s'ériger en défenseurs chaleureux de nos ennemis au détriment des négocians français.

Qu'est-il donc arrivé de cette étrange conduite dans des temps qui en prescrivoient une toute contraire ?

Ce qu'il est arrivé, représentans du peuple, c'est que le commerce et notre industrie nationale sont tombés dans une langueur mortelle ; que les fonds qui se répandoient par le travail des ports sont rentrés dans la caisse du négociant, où ils restent morts ; que les ouvriers, les marchands, la navigation intérieure, les communications commerciales, tout est resté dans la plus grande stagnation. Ce qu'il est arrivé ? c'est que les ouvriers qui n'ont plus de travaux, les oisifs qui s'embarquoient par le desir du gain, n'ayant plus cette ressource, passent dans les chouans, et vont grossir ces bandes scélérates qui arrêtent et assassinent sur toutes les routes, parce que nos ennemis les paient bien. Ce qu'il est arrivé enfin ? c'est que vous avez été obligés d'aller chercher à Hambourg toutes les marchandises coloniales pour votre consommation, et faire écouler par-là votre numéraire qui alloit enrichir vos

ennemis ; c'est que vous avez laissé l'Angleterre s'enrichir paisiblement des productions de l'Inde, du Portugal, des Etats-Unis, etc. et grossir son trésor de la vente de ces productions, et ramasser ainsi de longue main tous les moyens nécessaires pour renouer contre vous une nouvelle coalition et former cette expédition terrible qui frappe la Hollande, et semble menacer tout le nord de l'Europe.

Il étoit une entreprise hardie, mais digne de l'intrépide valeur des corsaires français : déja une société d'armateurs s'en occupoit sérieusement, quand l'Angleterre a fait calomnier la course et a détourné de cet objet les regards du gouvernement.

En effet, il existe dans l'Inde un prince qui sera toujours l'ami et l'allié des ennemis des Anglais : c'étoit au peuple français à réparer les torts des rois en venant au secours de Tippo-Saïb ; et alors une escadrille d'une certaine force, secondée par cette puissance, et celle des Marates, suffisoit pour fondre sur les comptoirs anglais, pour les prendre ou les piller, pour enlever leurs convois, alarmer ainsi leur commerce, et anéantir, ou du moins empêcher les retours en Angleterre. Une telle expédition frappoit au cœur ces fiers insulaires qui rient de nos fautes et de notre crédulité, et portoit au plus haut degré la gloire de nos armes, en nous conduisant à la paix. Une telle expédition empêchoit les désastres de l'Inde et l'accroissement de la puissance anglaise par les derniers revers de Tippo. Nous montrions aux rois que nous avons non-seulement la force de défendre notre patrie attaquée par toutes les nations européennes, mais encore le courage de poursuivre nos ennemis jusques aux bords du Gange.

Quoi donc, représentans du peuple ! ne sentirons-nous jamais ce qu'il nous importe de faire, les me-

sures salutaires que nous devons employer, et serons-nous toujours la dupe de la perfidie anglaise ? Puisque c'est le commerce exclusif que fait l'Angleterre, qui lui donne tous les moyens de stipendier les ennemis de la France, attaquons donc une bonne fois ce commerce ; portons-lui les coups les plus mortels, et appelons au secours de l'Etat les capitaux et les ressources des négocians français ; encourageons leurs armemens : ces armemens sont d'ailleurs politiques, par rapport à notre situation, et du plus grand avantage.

Vous devez fournir tous les moyens d'occuper des familles entières qui gémissent dans la misère, et qui vous béniroient si vous leur donniez du travail. Vous devez procurer une occasion aux turbulens de suivre leurs passions furibondes, en leur donnant l'espoir du gain : c'est ainsi que vous en retirerez beaucoup de parmi les chouans, et que vous diminuerez les bandes de ces scélérats. Croiriez-vous que, pendant la guerre de la Vendée, plus de six mille brigands se sont embarqués à Nantes sur des corsaires, et sont aujourd'hui classés, et font d'excellens marins ?

Croiriez-vous qu'aujourd'hui des ouvriers qui manquent de travail, qui sont sans pain et sans ressource dans nos communes maritimes passent par bandes dans les chouans, qui leur donnent tout ce dont ils ont besoin pour faire vivre leurs familles ?

Ainsi donc, représentans du peuple, indépendamment que vous frappez directement la puissance anglaise en attaquant son commerce, c'est que vous ramenez l'espérance et la vie dans les communes de la République, et que vous revivifiez le commerce de l'intérieur. Les prises conduites dans nos ports y donnent de l'activité, et vont ensuite répandre leur bienfai ance dans toutes les communes terriennes.

Calculez, représentans du peuple, l'influence qu'e les

ont sur la portion la plus considérable de nos communications intérieures, sur la valeur de nos productions, sur l'activité de nos manufactures, sur nos transports. Elles alimentent tout. Les transports par terre, la navigation fluviale, s'enrichissent de l'importation des productions des prises, qui font par là exister des classes entières, et répandent de toute part le travail et l'aisance. Elles fournissent à notre consommation, et nous n'allons plus porter à Hambourg, ou plutôt à nos ennemis, tout notre numéraire. Le débit, les ventes et reventes des marchandises provenant des prises, encouragent l'agriculture, et les revenus publics sont soutenus par les moyens que chacun puise dans ces divers profits, pour acquitter sa portion d'impôt.

Que l'on voie si, depuis que nous avons abandonné la course, la langueur n'a pas succédé à l'activité, la misère à l'abondance; si, d'un état aisé, nos villes maritimes n'ont pas passé à une situation déplorable, et si, en définitif, l'agriculture et les finances n'ont pas été frappées du désastre qu'ont éprouvé le commerce et nos manufactures(1). Comment voulez-vous que l'on paie les impositions, quand on enlève tous moyens de travail et de prospérité ?

D'ailleurs le commerce des prises, le seul que nous puissions faire dans ce moment, et toutes les branches de navigation qu'il met en mouvement, sont l'école et la pépinière de nos matelots, et, quoi qu'on en dise, la course est la seule qui jusqu'ici nous ait procuré des moyens d'échange de nos prisonniers. J'ai entre les mains un tableau qui ne sauroit être révoqué en doute, et qui prouve, 1°. que, sans compter l'affaire d'Aboukir et les prisonniers des colonies, il a été fait quarante-cinq

(1) Ces observations sont applicables aux colonies.

à cinquante mille prisonniers par la prise des vaisseaux de l'État ; 2°. qu'au contraire les corsaires n'ont pas fourni dix mille hommes en Angleterre, tandis qu'ils ont conduit en France plus de dix-huit à vingt-mille prisonniers ; que l'on juge s'ils avoient été protégés, sur-tout à l'atterrage !...

Au surplus, représentans du peuple, jetez un regard sur notre situation. Pressés de toutes parts par nos ennemis, trahis par un tas de scélérats qui livrent nos places fortes, n'ayant de force qu'en nous seuls, ne devons-nous pas prendre tous les moyens de défense et d'attaque contre la coalition qui nous entoure ? Tout doit être employé dans ce moment de crise, et nous devons saisir la moindre occasion de salut.

Encore une fois ; encourageons donc la course, en la régularisant en marine auxiliaire ; portons le ravage sur toutes les possessions de nos ennemis. Que des croisières multipliées, pendant que notre marine militaire se livrera à des expéditions hardies, s'établissent sur tous les parages où elles pourront faire plus de mal au commerce anglais ; que les Açores, Madère, la côte d'Afrique, les îles de l'Amérique, St.-Thomas, Sainte-Helène, le Brésil, l'Amérique Septentrionale, soient de toutes parts bloqués par une nuée de corsaires ; qu'une marine auxiliaire protégée, que la marine militaire protectrice se réunissent pour seconder les efforts de nos braves défenseurs qui viennent de reprendre si glorieusement l'attitude de la victoire et dans les champs de Berghen, et sur les bords de la Limat ; que l'ambitieuse Carthage périsse, et que la République soit vengée des coups qu'on a voulu lui porter.

Votre commission de marine s'est assemblée avec ceux de nos collègues qui avoient des observations à faire sur le projet présenté par le citoyen Leborgne ; elle a fait

57

paroître tout ce qui a paru inconvenant à la première discussion, et, rédigé d'un commun accord, je demande que le nouveau projet soit discuté sur-le-champ, article par article.

Nota. Adopté, et le projet en entier a été de suite converti en résolution.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Vendémiaire an 8.